

Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest

Société philomathique (Bordeaux). Auteur du texte. Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest. 1936.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

OASIS DU SAHARA.

VOYAGE AUX VILLES DU MZAB

Le Mzab, c'est un groupe de villes perdues dans le désert de pierre du Sahara. Il n'y a pas très, très longtemps, ce pays était bien lointain, mystérieux, presque fabuleux. Au milieu du siècle dernier, on savait vaguement qu'il y avait au sud de Laghouat, oasis du Sud Algérien, à cinq jours de marche vers le sud, plusieurs villes dans le désert, les villes des Beni-Mzab ; c'est d'elles que les caravanes apportaient les meilleures dattes du monde et, mirage du désert ! l'imagination occidentale se les représentait comme de fastueuses capitales orientales, opulentes et riches... En 1882, les Français ont occupé les oasis du Mzab : le mystère du Mzab était percé. Chemin de fer, route, piste ; ce pays est maintenant aux portes d'Alger.

Quittons Alger la Blanche. Voici la Mitidja, plaine jadis marécageuse et insalubre, que couvrent aujourd'hui de riches vignobles. Voici les gorges sauvages de la Chiffa. Voici d'âpres montagnes violacées et sinistres, terrains de marnes que l'érosion a atrocement ravinés. Tout à coup, chose étrange en ces solitudes désolées, surgit un paysage de notre Aquitaine. De la verdure ; des vergers, des vignes escaladent d'aimables coteaux ; l'œil trouve à se reposer sur un doux paysage : c'est Médéa, patrie de Jean Richepin. Poursuivons notre route vers le Sud. La voie ferrée, reliant entre eux plusieurs centres de colonisation nés auprès d'elle, escalade péniblement les crêtes qui séparent la vallée de l'oued Isser de celle du Chélif. Sur son roc, se dresse orgueilleux le ksar de Boghari. Nous arrivons dans la vallée du Chélif, sauvage et ravinée, « un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles », a dit Eugène Fromentin. Bientôt se déroule à l'infini la steppe, parsemée de touffes d'alfa. Tous les trente kilomètres, une gare ; dans la solitude tragique du plateau, elles sont de misérables stations. Quelques sacs d'alfa près de la gare, quelques pis-

tachiers-térébinthes. Et, de nouveau, la solitude. Au loin, les chotts et leurs hallucinants mirages. Au delà de Djelfa, la route court vers le sud, sur le plateau pierreux. Laghouat est une petite ville ; avec ses palmeraies, ses jardins clos de hauts murs de terre, ses vignes feuillues qui s'accrochent et grimpent partout, elle est, aux rives du grand désert, un hâvre hospitalier. Laghouat : le nom évoque de rudes combats ; la ville n'était que monceaux de ruines quand les Français s'en emparèrent en 1852. L'oasis a été reconstruite selon une architecture qui ne jure pas avec l'art saharien. Cases cubiques toutes blanches, éblouissantes au grand soleil du désert, arcades élégantes, claires mosquées, hôtels d'hivernage européens : l'oasis laisse au voyageur un agréable souvenir.

Nous voici au désert. Finie, la mer d'alfa des plateaux algériens. Les vagues figées des montagnes de l'Atlas s'estompent bientôt.

Au sud de Laghouat, c'est la piste ; la piste à travers le désert de pierre. Il y a deux types essentiels de paysages au désert : le désert de sable et le désert de pierre. Longtemps, on se représenta le Sahara comme un immense désert de sable. C'est que les ergs, régions où s'est accumulé, par l'effet du vent, le sable, où sont les puits les plus abondants, les oasis les plus prospères, les ergs étaient plus humanisés que le désert de pierre. Le désert de pierre est vide, atroce, inhumain. Il ne fut connu que plus tard. Première originalité des oasis de Mzab que nous allons enfin atteindre : c'est en plein désert de pierre qu'elles ont grandi.

Dans ce désert de pierre, après Laghouat, deux paysages se succèdent : le plateau des dayas, puis la chebka.

Le plateau des dayas est une rude plateforme calcaire, pierreuse et vide. En cette Thébaïde calcinée cependant, au milieu d'atroces solitudes surgissent parfois de pauvres touffes d'arbres tristes, d'un vert gras et opaque, aux noires et puissantes ramures : c'est le bétoum ou pistachier. Ces arbres croissent dans des dépressions ou dayas, où se sont accumulés les limons entraînés par les eaux pluviales. La daya est un point d'eau, un puits, souvent un caravansérail. Sur la route du

Mzab. Tilremt est une halte où souffle un instant le lourd autobus qui fait le service de la poste et où, près du chauffeur — c'est la place attitrée du roumi — nous étions installé depuis Djelfa. Tilremt : quelques vieux térébinthes au tronc torturé, des jujubiers, la vaste cour du caravansérail, un restaurant où l'on peut savourer de la coriace chair de gazelle. Peu bavards, impassibles, impénétrables, les Mozabites qui rentrent au pays pour la récolte des dattes, ainsi que le leur ordonne la loi de leur cité, ont formé cercle au milieu de la cour, se sont accroupis et mangent en silence le cousscouss rituel.

Après le plateau des dayas commence vers le sud l'atroce pays de la Chebka. Nous voici vraiment, désormais, dans le désert de pierre. Finis les plateaux monotones où rien ne borne l'horizon. La Chebka est un labyrinthe pierreux, angoissant, oppressant, où court la piste parmi les blocs informes, parmi les ravins sinistres qui s'entrecroisent.

C'est en ce paysage du Jugement Dernier que tout à coup, à un tournant de la piste, surgit, vision fantastique des Contes des Mille et Une Nuits, comme une cité de rêve : campées sur un roc de la Chebka, des maisons cubiques éclatantes de blancheur ; un minaret dominateur, d'étrange allure soudanaise. C'est Ghardaïa, la capitale du Mzab. Et sur les pitons voisins, d'autres cités de légende.

Le Mzab : ce n'est point l'oasis classique étalée près de la dune, avec ses palmeraies qu'entourent de hauts murs de terre séchée au soleil. Le Mzab, ce sont cinq villes sur le roc. Mystère géographique!... Pourquoi, en cette contrée de misère, ces populations ont-elles bâti ces villes ? Et comment peuvent-elles y vivre ?

*
* *

Bien des faits géographiques ne peuvent s'expliquer que par l'histoire. Il faut, pour comprendre le Mzab, faire un peu d'histoire de l'Islam.

Le paysage du Mzab évoque un épisode dramatique de l'histoire musulmane. Un drame atroce ! la première hérésie, le

premier schisme de l'Islam. Au premier siècle de l'Islam, la secte Kharedjite renie le calife Ali, gendre du prophète ; à la bataille de Siffin, le calife Ali, dans le but d'arrêter une guerre fratricide, a, en pleine victoire, transigé avec l'adversaire et accepté un arbitrage. Arbitrage : c'est une trahison, disent les Kharedjites. Le Coran ne permet pas de tels arbitrages. Fidèles interprétateurs de la loi divine, les Kharedjites abandonnent Ali. Et à cette époque de fanatisme et de barbarie, féroces et sans merci sont les haines religieuses.

Quelle épopée fut celle des Kharedjites ! Et à quoi bon, ici, les suivre, des siècles durant, de bataille en bataille, d'étape en étape, dans leur révolte farouche, dans leur conspiration féroce ? Autour d'un chef militaire, les voici groupés contre Ali : ils sont vaincus à Nahrawan. Mais le kharedjisme recrute sans cesse de nouveaux adeptes. Le vainqueur de Nahrawan, Ali, est assassiné. Voilà le début du drame !

Tournons plus vite les pages de cette histoire sanglante. Au VIII^e siècle, l'hérésie est incrustée dans les vieux pays de l'Islam, Arabie, Syrie, Palestine. La doctrine, stricte interprétation du Coran, s'enseigne dans des écoles secrètes ; autour de « dévoués », qui répandent autour d'eux la vraie religion, se groupent des disciples. Des « cercles » s'organisent, chacun soumis à un chef religieux, un cheik. Mais, partout, la secte est traquée. Bientôt des chefs Kharedjites s'en vont vers des terres nouvelles prêcher la vraie loi du Prophète. Vers les terres brûlées de l'Oman, vers Zanzibar, vers Madagascar même, en des refuges lointains s'enfuient les Kharedjites.

La grande épopée, c'est l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord : terre du Christ ou terre d'Islam, elle fut toujours la terre sanglante des hérésies... Là, le terrain était tout préparé. Au nom d'Allah et du Coran, les missionnaires Kharedjites prêchent la révolte des opprimés contre le Kalife oppresseur. Alors, sous les tentes, dans les cabanes des Berbères, qui gémissent sous le joug, la bonne nouvelle se répand à une rapidité extraordinaire. Les idées théologiques, extrêmement simples, du Kharedjisme pénètrent chez les plus humbles.

A Tiaret, en 740, les Kharedjites fondent un Etat. Mais des schismes ravagent cette secte hérétique. Un jour, l'Empire de Tiaret succombe ; et beaucoup de Kharedjites vont s'établir dans les montagnes de l'Aurès, dans les oasis de Djérid. Ceux-là, ce sont des traîtres, des lâches, qui ont accepté des compromissions avec l'Islam des oppresseurs. Les purs sectateurs du Kharedjisme leur disent : « O vous, les efféminés du Kharedjisme, vous adoptez leurs opinions, sauf en ce qui concerne le combat ! » Les purs ? ils sont traqués partout, partout.

Alors, c'est dans un pays de fièvres et de désert, loin des hommes et plus près du dieu des croyants qu'ils vont bâtir leurs maisons. Au XI^e siècle, des Kharedjites d'Ouargla arrivent enfin en pleine Chebka, dans les âpres ravins de l'oued Mzab. Il n'y avait là rien que de la pierre, et sans doute, au fond du ravin, quelques buissons de rtem, quelques térébinthes, quelques jujubiers sauvages. Puis, au XII^e siècle, les derniers Kharedjites, pourchassés, vinrent rejoindre leurs frères réfugiés dans le Mzab. Cinq villes sont fondées, loin d'un monde corrompu et pervers.

Ainsi, les oasis du Mzab sont un îlot de cette secte Kharedjite dont il reste des débris dans tout le monde musulman : à l'île Djerba, autour de Dar-es-Salam, dans le Djebel Ne-fousa... C'est un des restes du premier schisme de l'Islam, de ce schisme qui « n'admettait d'autre divinité que le Dieu des batailles ».

Entrons dans une ville du Mzab. Pas de rires, pas de gaieté ; des visages impénétrables ; des airs graves et recueillis ; maisons fermées et mystérieuses ; rues silencieuses : c'est bien le monde de l'Islam. L'Islam austère, intransigeant, rude à l'étranger. Mais ici tout est plus rude encore, plus fermé qu'ailleurs. Ces villes du Mzab, acropoles entourées de murailles sévères, aux rues étroites, aux maisons tassées, ont l'air de cités guerrières. Beni-Isguen a un mur de quatre mètres de haut percé de meurtrières. Beni-Isguen, c'est la

ville sacrée, cité sainte, où nul infidèle ne doit passer la nuit. La muraille des villes du Mzab est destinée à protéger le sédentaire contre les nomades pillards, mais a, en outre, ici, je ne sais quelle signification mystique. Même à notre époque de paix française, aucun Mozabite ne construira sa maison au-delà de l'enceinte sacrée de sa cité.

Une des choses, peut-être, qui frappe le plus à Ghardaïa et dans d'autres villes du Mzab, c'est la blancheur des maisons : et c'est aussi l'extrême propreté des rues, infiniment plus nettes que celles des autres oasis du Sahara. C'est que le Coran a prescrit que le fidèle doit vivre loin de toute souillure ; et les Mozabites sont des observateurs rigoureux de cette prescription coranique.

Le Coran, le Coran strictement interprété, est la règle de vie du Mozabite. Beaucoup d'usages étrangers au Coran et à la Sunna ne sont pas admis ici. La pureté de la foi, voilà ce que les Mozabites prétendent préserver en leur désert. Les premiers Kharedjites ont rompu avec Ali parce qu'Ali a transigé avec l'ennemi et n'a pas interprété littéralement le Coran. Les félicités éternelles sont promises aux élus, aux prédestinés dont la foi est pure.

Pureté de foi, et aussi pureté de morale. Il faut combattre l'orgueil et le luxe. La musique, le jeu, le tabac, les boissons spiritueuses sont bannies. Dans la mosquée, dans les demeures particulières, tout ornement est strictement interdit. Comme condition préalable de la prière, les orthodoxes se bornent à la purification corporelle. A cette purification, dit M. Marcel Mercier dont les études sur le Mzab font autorité, le Kharedjite ajoute, et ajoute obligatoirement, la parfaite pureté de conscience. Les clercs doivent mener une vie plus simple, plus austère encore que les fidèles ; être détachés de leurs affections de famille est pour eux un strict devoir. Et contre ceux qui sont infidèles à la loi du Coran, il y a de dures sanctions. L'une d'elles, la tebria, est une forme d'excommunication particulière au Mzab. La tebria peut atteindre tout

fidèle, sans distinction de rang. Celui qui en est frappé est exclu de la prière et mis hors de la vie publique ; on l'ensevelit sans prier sur sa tombe. Et plus tard triompheront les purs. Plus tard apparaîtra l'Etat idéal où règnera la justice suprême. Plus tard arrivera le mahdi, réincarnation de Mahomet. Ainsi nous apparaît la vie religieuse du Mzab : une religion rude, austère, fermée aux étrangers.

Dans une ville du Mzab, il y a le plus souvent deux parties : les quartiers d'en bas, avec leurs rues relativement animées, leurs petits métiers, leurs places du marché : ce sont les quartiers laïques et commerçants, et, d'autre part, les quartiers d'en haut, cité sainte, aux ruelles étroites, tristes, sinistres et silencieuses. « L'attitude des habitants n'y est pas la même non plus, dit Marcel Mercier, les personnes y ont une allure compassée et sournoise. » Ces quartier d'en haut constituent l'acropole religieuse que domine un étrange minaret.

La mosquée a l'allure d'une forteresse. Une ruelle étroite l'entoure que coupent les arcs-boutants. De l'extérieur, la mosquée apparaît comme un amas confus de bâtiments. Une porte qui semble percée au hasard nous conduit dans la çahn, c'est-à-dire dans la cour. La cour a une allure archaïque ; aucune vasque au centre ; nul bassin ; aucune fontaine ; aucun ruisseau chantant, qui donne tant de fraîcheur aux cours aimables et délicates des mosquées du Nord. Autour de la cour, des portiques ; deux étages d'arcades. L'architecture est lourde et grossière

Tout autour de la cour sont disposées sans ordre les salles, salle de réunion des tolbas où siège l'assemblée des clercs, salle des prières, salle d'école où les petits Mozabites apprennent la loi sacrée et psalmodient sans trêve les versets du Coran. Le takerboust est une des salles les plus curieuses : c'est le local des ablutions, spécial au Mzab. Il y a deux pièces. La première abrite le foyer devant réchauffer l'eau ; c'est une pièce circulaire que couronne une toiture en forme de tiare ; la toiture, faite de pierres plates disposées en cercles

concentriques est percée d'un grand nombre d'ouvertures par lesquelles peut s'échapper la fumée. Au sommet est accrochée une chaîne à laquelle est suspendue, au-dessus du foyer, une énorme bassine de cuivre. Pour prendre la quantité d'eau voulue, il suffit de faire basculer ce chaudron sur ses anses grâce à une main de bois dur recourbé qui s'insère dans ses bords. Ce sont les fidèles qui doivent fournir le bois, médiocres fagots de rtem destinés à alimenter le foyer. La seconde pièce du takerboust est le lieu des ablutions ; au centre est un bassin ; de l'eau chaude est à la disposition des fidèles.

Le minaret domine l'édifice. Il a bizarre allure : c'est un tronc de pyramide édifié en pierre calcaire et revêtu de timchemt ou plâtre violacé spécial au Mzab, dont il existe des gisements près de Ghardaïa. Un ornement figurant quatre doigts levés vers le ciel couronne l'édifice. Toutes les villes du Mzab sont dominées par un minaret semblable. Nous sommes loin, ici, du minaret carré de l'Afrique du Nord. Ces minarets pyramidaux évoquent plutôt les formes d'architecture que l'on rencontre dans le Sahara soudanais ou les pays du Niger.

Telle est la mosquée, centre de la vie des cités saintes du Mzab, noyau des groupements humains. Les cimetières sont une autre curiosité de la vie religieuse au Mzab ; ils sont nombreux et immenses ; ils entourent les villes, et Melika a mérité le nom de « la ville des morts ». Ce sont de sauvages pierrailles où gisent des amas déconcertants de poteries, de vases brisés ou fêlés. Les tombes sont des tas de pierres disposées sans ordre apparent, sous lesquels le cadavre, couché sur la roche dure, se momifie. Ou encore, parfois, les tombes sont de minuscules guérites carrées de 40 centimètres de haut et couronnées aux quatre angles de boules grossièrement sculptées dans le plâtre. Quant aux poteries brisées, elles ont été apportées là par les parents des morts. Jadis, paraît-il, on déposait sur les tombes des vases intacts : mais les gens des tribus voisines les emportaient. Aujourd'hui, pour ne pas tenter les voleurs, on ne dépose plus que les plus invraisem-

blables morceaux de poteries, ou bien de simples pierres, ou encore quelquefois des lampes d'argile.

Ici, chose caractéristique, il n'y a pas de culte consacré à un marabout ; pas de tombe orgueilleusement dominatrice. C'est que la religion mozabite est une religion égalitaire. Pas de personnages puissants ; pas de distinction entre les hommes. Ou plutôt une seule distinction — c'est là la loi véritable de Mahomet — les laïcs et les clercs.

Religion austère et rude, avons-nous dit. Le Mzab, c'est autre chose encore : c'est une société théocratique. A la base de la société mozabite, la famille ; une famille qui vit, repliée sur elle-même ; une famille où la femme, chose rare dans l'Islam, est relativement libre et doit, comme l'homme, apprendre le Coran. Plusieurs familles forment un clan, une quebila ; et chaque quebila a conservé ses coutumes et son organisation. Une agglomération de quebila forme la ville : c'est ainsi qu'ont été constituées les villes du Mzab. A la tête de chaque ville ou cité sont les clercs, les tolbas qui gouvernent la ville. Les clercs héritent du pouvoir de l'Iman du vieil empire de Tiaret. L'Iman a dit : « L'état de gloire est fini. » Aux clercs d'entretenir la religion.

Les clercs sont élus dans toutes les fractions de la cité, et parmi les Mozabites les plus pieux. Ils doivent mener une vie austère. « Ils ne s'occuperont pas, dit leur règle, des gens du siècle ; ils ne se mêleront pas à eux ; ils se boucheront les oreilles pour ne pas entendre les paroles des gens du monde présent. Ayant vendu leur âme à Allah, ils marchent hardiment dans la voie d'Allah. » Ces clercs élus gouvernaient la cité avant la conquête française. L'administration française a réduit leur pouvoir, mais leur influence occulte sur l'assemblée des laïcs semble encore très puissante.

*
**

Voilà donc des villes curieuses nées dans le désert de pierre ; une religion austère et fermée ; une société théocratique. Un

pays à part en somme, comme les Kabylies, comme l'île Djerba, un pays qui a subi l'empreinte d'un long passé.

Mais le mystère géographique n'est pas éclairci. Comment en ce désert de pierre vivent ces populations ? Quelles sont leurs ressources ? Non moins originale que leur vie religieuse est leur vie économique.

La base de la fortune du Mzab est la palmeraie. La datte est à peu près l'unique production du pays ; et avant d'être conquis par les Français, le Mzab mystérieux était surtout célèbre par ses excellentes dattes.

Réfugiés après une fuite éperdue dans le désert de pierre du Sahara, les Mozabites ont dû, depuis le XI^e siècle, créer, et, pour ainsi dire, construire la palmeraie. Le gros problème était d'extraire l'eau du sous-sol et dans cet art les Mozabites ont fait des prodiges.

Dans le plateau du Mzab, il y a quelques réserves d'eau retenues en profondeur au contact des calcaires turoniens et des marnes cénomaniennes. Mais les nappes d'eau sont assez profondes : il faut creuser des puits d'une profondeur de 30 à 60 mètres. Un puits est ainsi un véritable travail d'art. Mais comment amener l'eau à la surface ? Le principe de la bascule qui est appliqué, par exemple, dans le « chadouf » égyptien, ici, est impossible à réaliser : la profondeur est trop grande. Ainsi, au lieu d'une perche basculant sur un levier, on a recours à une corde glissant sur une poulie. La corde est tirée latéralement par un âne ou un nègre.

L'eau est précieuse ; c'est en ce désert la vraie source de la vie. Le puits est le signe de la richesse. Un puits est presque toujours partagé entre plusieurs propriétaires.

L'eau qui nourrit les jardins du Mzab ne provient pas seulement des puits. Il pleut parfois au Mzab. Le fait est rare ; mais alors c'est une pluie d'orage, violente. L'oued tout à coup s'emplit d'une eau torrentueuse qui emporte tout sur son passage. Le Mozabite ne laisse pas perdre cette eau bénie. L'orage est un événement. « Pour les Beni-Mzab, dit un de leurs historiens, l'année se caractérise en deux mots : la ri-

vière a coulé ou n'a pas coulé. » Dans la seule oasis de Ghar-daïa, six grands barrages de retenue, dont plusieurs sont maçonnés, traversent le thalweg de part en part et sont disposés pour recueillir le trésor d'une chute d'eau abondante... « Bien mieux, dit le géographe Jean Brunhes, l'eau a un tel prix que même sur les flancs de l'aride et inhospitalière Chebka, on aperçoit çà et là de petits barrages maçonnés construits à mi-coteau sur des roches âpres, qui n'ont jamais connu, semble-t-il, le bienfaisant passage de l'eau ruisse-lante. Ces petits barrages de retenue ont pour but de ramasser les moindres averses locales qui pourraient amener en une petite dépression du versant quelques mètres cubes d'eau, et ils constituent une des plus admirables singularités du Mzab. »

Cette eau nourrit les jardins du Mzab. Quel enchantement délicieux, ces jardins du Mzab, quelle exubérance de végétation au milieu de l'âpre désert ! Sur les palmiers dominateurs s'accrochent aux arbres, comme des lianes des forêts équatoriales, des ceps de vigne, s'étalent de pesants figuiers, croissent en désordre abricotiers, grenadiers, pêchers ; à la lisière de la palmraie, à l'écart de cette forêt inextricable, poussent l'orge et les fèves.

Mais le roi du Mazb, c'est le palmier. Avec son tronc, on fait les poutres des maisons, les piliers des mosquées, les planchers, les portes, des récipients, des mesures pour le grain, des mortiers où l'on écrase le grain. Ses branches donnent des clôtures et des clayonnages. De ses feuilles et de cette sorte de bourre grossière qui, à la base des palmes, enveloppe le tronc des palmiers, on fait des nattes, des cordes, des sacs, que sais-je encore ? Avec les dattes, on peut fabriquer de la pommade pour les cheveux et de l'onguent pour les plaies. Surtout, la datte est la nourriture par excellence des gens du désert. « Mange des dattes après le dîner, ne serait-ce que la moitié d'une, » a dit le prophète. Le noyau même de la datte sert de nourriture pour les animaux ; et même, en cas de disette, les noyaux servent à fabriquer du pain.

Aussi le Mozabite entoure-t-il le palmier d'un religieux respect. Un savant de Beni-Isguen n'a-t-il pas rapporté ainsi

les paroles du Prophète : « J' te le jure, par celui qui a mon âme entre ses mains, il y a des palmiers au paradis. Ils ont des troncs en or, des branches en or, des feuilles en or, leurs fruits sont gros comme des outres, plus tendres que le beurre, plus doux que le miel. » Et le mendiant du Mzab ne vous dit-il pas, pour bénir votre générosité : « Qu'Allah te fasse ressembler au palmier, qu'il mette l'eau à tes pieds et qu'il dirige ta pensée vers le ciel » ?

Le palmier est l'arbre sacré, l'arbre miraculeux du Mzab. Quand on plante des palmiers, c'est une grande fête et l'on chante :

Palmier, tu es le palmier de Dieu,
Que Dieu punisse le diable.

La récolte des dattes aussi donne lieu à des cérémonies religieuses : les Mozabites en voyage doivent alors, à partir d'août, rentrer dans leur pays pour prendre part à la récolte. Et quand il n'a pas plu durant trois ans et que le palmier souffre, c'est la grande misère au pays du Mzab. On sacrifie des moutons au pied des palmiers qui dépérissent et d'ardentes prières s'élèvent vers le Tout-Puissant.

Mais le Mzab ne vit pas seulement de la palmeraie. Il a ses marchés et ses foules grouillantes. Etape dans le désert, il est un centre d'échanges. Après la palmeraie, voici un second tableau de la vie du Mzab : le Marché. Chaque ville du Mzab a sa place du marché et ses souks. Aux marchés quotidiens se vendent les dattes, les fromages, les tapis archaïques à la trame serrée, les burnous, les coussins.

Les vrais marchés sont les marchés hebdomadaires qui se tiennent en général en dehors de l'enceinte de la ville. En les observant, on peut surprendre le secret du ravitaillement des villes sahariennes. A Ghardaïa par exemple, le marché se tient tous les vendredis. Dès le jeudi affluent les caravanes des nomades du désert, nerveux et ardents ; les chameaux occupent la place et l'on décharge leurs tellis gonflés de blé et d'orge ; les nomades s'assemblent en cercle autour de feux de brindilles. Il leur est interdit d'entrer dans la ville : et les

rues qui s'ouvrent sur la place sont closes par des chaînes scellées dans les murs. C'est que pour le sédentaire, le nomade est toujours l'ennemi dont il faut se défier.

Le lendemain, la place s'anime. Les petits métiers s'installent. Les artisans étalent leurs tapis. Jadis les nomades apportaient du Soudan de l'or natif et des esclaves, et aussi des défenses d'éléphants, des peaux. Aujourd'hui ce grand transit a disparu. « Le nomade, ainsi que le dit Marcel Mercier, se cantonne dans son rôle de transporteur, et ceux qui arrivent sur les marchés sont pour la plupart à la solde des citadins qui assurent eux-mêmes le ravitaillement de leurs villes. Les nomades d'aujourd'hui apportent surtout les blés de Tiaret ou de Djelfa, les laines des Hauts Plateaux nécessaires à l'industrie des tissages. »

Un des spectacles les plus curieux du marché, c'est le marché de la viande. Il est surtout ravitaillé en viande de chèvre, de mouton et surtout de chameau : les Mozabites ne se nourrissent presque que de chameaux.

Il y a deux sortes de chameaux : Il y a les chameaux qui servent au portage ; ils ont perdu leur graisse le long des pistes du désert ; ceux-là ont été les agents principaux de la conquête et de la pacification... Il y a d'autre part les chameaux qui servent de viande de boucherie. Ceux-là sont gras, dodus, pesants, flasques ; ceux qui viennent nourrir les populations du Mzab ont été engraisés dans les pâturages de Geryville. Pâturages, c'est, je vous assure, une façon de parler : un chameau mange des épines les plus acerbes. Sur la place de Ghardaïa, ils sont mis aux enchères. Dans un abattoir, leur viande est tout de suite dépecée par des nègres ; et les dépouilles rapportées sur des ânes sont mises en vente. Entre parenthèses ces chameaux sont des dromadaires. Mais on les appelle des chameaux. Il faut bien nous conformer à la tradition.

Le vendredi à midi, le marché de Ghardaïa est fini ; les nomades s'en vont et la ville s'assoupit à nouveau.

La Palmeraie, le Marché, cela ne constitue pas toute la vie économique du Mzab. Ces richesses sont bien insuffisantes pour faire vivre les 4.000 habitants du Mzab. Le mystère du Mzab n'est pas encore dévoilé. Jean Brunhes pose le problème en ces termes : « Ainsi le Mozabite habite plusieurs maisons ; il fait des cultures en vue de son agrément propre, il varie ses cultures afin d'avoir des produits de choix à toutes les époques de l'année. Il s'assure des fruits de toute espèce. Il n'exporte pas ses produits ; il importe au contraire des produits nombreux et notamment de la viande ; il fait même venir de l'extérieur des aliments que produit le Mzab, mais qu'il produit en quantité insuffisante, tels les dattes, les fruits, etc.. Le Mozabite est riche et se nourrit bien. Phénomène extraordinaire, il est riche et il est laborieux. En fin de compte, quel est ce personnage étrange qui mène une vie si raffinée et si compliquée dans un cadre de stérilité qui paraît au premier abord devoir exclure toute culture et toute vie humaine même rudimentaire ? Le Mozabite est de plus en plus un phénomène anormal ».

C'est que le Mozabite ne peut pas s'expliquer que par le Mzab. Il ne peut pas se comprendre sans le Tell. Troisième tableau de la vie économique du Mzab : le voyage au Tell. A l'âge adulte, le Mozabite gagne les villes du Nord ; c'est un émigrant, un commerçant. Il est, comme le juif, apte au commerce. Il est malin, roublard. A Oran, à Alger, à Tunis, il est marchand, boucher, charbonnier, épicier. Il envoie son argent au pays où est restée sa femme (le Mozabite est en général monogame), gardienne du foyer. Il revient tous les ans ou au moins tous les deux ans : la loi l'exige. Ainsi ce n'est pas la palmeraie, c'est le commerce, le commerce du Nord qui fait vivre d'une vie artificielle le Mzab.

*
* *

Comme elles sont variées et diverses ces villes du Mzab ! Maintenant que nous avons compris leur mécanisme religieux et économique, il nous faudrait les visiter. Voici Ghar-

daïa, la capitale, Ghardaïa la cosmopolite, ses souks, ses marchés animés, ses ruelles étroites et mystérieuses. Là voisinent plusieurs races : il y a les Larbas, arabes qui ne pratiquent pas le culte mozabite ; là sont les Français, soldats, Pères blancs, instituteurs, personnel des Postes ; et (l'administration française ne doute de rien) en ces contrées désolées, exactement comme en nos plaines et en nos bocages, il y a des vrais gardes champêtres de chez nous en uniforme.

Beni-Isguen, c'est la ville savante et silencieuse qu'entourent de beaux remparts. Beni-Isguen la Muette, a-t-on dit. Des remparts, des fortins. Des airs compassés et mystérieux. Ici, en cette cité sainte, sanctuaire de la loi sacrée, les clercs se mêlent aux laïcs ; et les roumis ne doivent pas y passer la nuit.

Bou-Noura, sur son roc, a sauvage allure ; elle fut jadis déchirée par les guerres civiles et longtemps ne fut qu'un monceau de ruines. Bou-Noura aussi est hostile à l'étranger ; sur le pas des portes, des vieillards à la barbe opulente, peau parcheminée, regard haineux et méprisant, récitent d'éternelles prières. Attention, n'allez pas dans le quartier interdit ; il vous arriverait malheur ; et dans ce dédale inextricable de ruelles comment trouver l'issue, la porte des remparts qui vous permettra d'échapper aux imprécations et aux pierres ?

El-Atouf s'enorgueillit d'être la première cité fondée par le Kharedjites en ce désert perdu. Melika la batailleuse est fière de conserver dans une de ses mosquées le tambour d'un grand guerrier des temps héroïques. Quand ce tambour résonnera, tous les Kharedjites se rangeront derrière Melika pour reprendre leur rang dans le monde. Et les gens de la Chebka attendent depuis des siècles qu'en ces ravins douloureux le tambour de Melika sonne le réveil de l'Islam.

LOUIS PAPY.